

L’Épave (Maraudy)

Noré Brunel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

ROMAN DRAMATIQUE INÉDIT

PAR PAUL MARAUDY

— Eh bien ! les gars, c'est donc la « classe » ?

— Et oui, mon brave homme, et c'est pas dommage ! On va pouvoir tirer une fameuse « bordée » !

Ils étaient une dizaine de joyeux garçons qui venaient de finir leur « temps » — trois ans ! — dans la marine. Ils avaient débarqué le matin même à Brest, et venaient de troquer le gracieux uniforme de matelot pour les habits civils dans lesquels on se sent, les premiers temps, gauche, dépaysé. C'est égal, ils étaient bien aise d'être libérés, car c'est un dur métier que celui de marin. Aussi quelle belle occasion de faire la « fête » !

— Tu viens avec nous, Jean-Marie ?

— Non, excusez-moi, mes amis, j'ai un train dans une demi-heure et il me tarde tant de revoir mes « vieux »...

— Et les beaux yeux de ta fiancée, aussi, n'est-ce pas ? ricana l'un des jeunes gens...

Jean-Marie Le Noël rougit subitement, comme une fille, et cela formait un curieux contraste entre sa carrure d'athlète et sa douce figure juvénile, qu'un émoi suffisait à colorer. Un beau gars, d'ailleurs, des yeux bleus, pleins de charme, dans un visage

cuit par le soleil et l'air marin, un corps assoupli par l'exercice, où se devinait le libre jeu des muscles.

— Allons, laissez-le partir ! conseilla Jean Romeu, un petit Parisien aux yeux vifs, que les hasards du service avaient fait le meilleur ami de Jean-Marie, vous voyez bien qu'il meure d'impatience…

— Eh bien ! cours la rejoindre, acquiescèrent les autres, indulgents, et peut-être vaguement jaloux…

— Mais nous nous retrouverons, n'est-ce pas ? interrogea le jeune Breton, il faut nous écrire, et vous viendrez à mon mariage ?

— Oui, oui… promirent les autres, sans beaucoup de conviction.

Car ils savent bien que, rentrés chacun chez eux — ils habitent les régions les plus diverses — la vie les reprendra et ils oublieront fatalement les camaraderies nées au régiment.

Jean-Marie Le Noël serre les mains à la ronde :

— Adieu Romeu, adieu Fraissinet, adieu Legros… adieu… adieu…

Une émotion l'étreint. C'est une période de sa vie qui prend fin aujourd'hui, une période pas toujours gaie, mais qui eut ses bons moments aussi.

Et la joie, la joie toute vivante qu'il sent au fond de son cœur disperse vite sa mélancolie et ses regrets. Il file à la gare.

Et le voici dans le train, ce train qui doit le conduire d'abord à Plouescat, puis à « Ragastel », le petit hameau natal où l'attendent ses « vieux » et Annik, la douce fiancée.

Annik ! Il y a douze mois déjà — depuis sa dernière permission — que Jean-Marie ne l'a pas revue, et il se plaît à imaginer l'émoi de leur revoir, la magie du rêve d'autrefois devenu réalité. Ils vont pouvoir se marier maintenant, il a tant attendu ce moment ! Mais l'amertume de la séparation lui rend plus douce la joie du retour. Comme le temps lui a paru long, parfois, sur ce bateau où il fallait pourtant trimer dur à certaines heures, toujours entre ciel et eau. Pas un jour il n'a oublié sa « promise », pas un jour où sa pensée ne l'ait rejointe dans le cher village où elle devait l'attendre, elle aussi, le cœur impatient. Le soir, lorsqu'il était « de repos », tandis que ses camarades jouaient aux cartes, buvaient ou chantaient, lui demeurait rêveur et silencieux, à contempler par delà cet horizon, toujours le même, l'image d'une jolie Bretonne aux yeux rieurs, si fraîche sous sa blanche coiffe, pareille à un de ces jolis boutons d'églantine que l'on va, au mois de mai, cueillir dans les chemins creux de Bretagne. Parfois ils s'écrivaient des lettres maladroites, mais où se révélait leur tendresse…

L'express file — pas assez vite au gré de Jean-Marie — et le jeune homme voit s'échelonner les gares aux jolis noms bretons : Plabennec, Le Cosquer, L'Aber-Wrach, Loc-Maria, Landerneau, Le Folgoet… Comme ces noms sonnent joyeusement aux oreilles de l'impatient ! Mais combien long est encore le trajet à parcourir ! De loin en loin, Jean-Marie entrevoit un paysan en costume traditionnel, quelque paysanne en coiffe, et cela l'émeut étrangement. Il fait un de ces temps gris habituels à la Bretagne,

mais Jean-Marie y retrouve l'âme de son pays. Et puis le soleil n'est-il pas dans son cœur ? Debout dans le couloir il guette l'apparition de chaque gare dont il connaît le nom par avance. Ses parents auront-ils eu l'idée de venir l'attendre ? Ou Annik peut-être ? Mais non, c'est peu probable ! puisqu'il ne les a pas avertis. Peuvent-ils deviner qu'il serait libéré deux mois d'avance ?

Saint-Pol-de-Léon, la ville pittoresque dont Jean-Marie aperçoit de loin la célèbre église… Plougoum, Sibiril… Plus que deux arrêts maintenant, et ce sera Plouescat ! Voilà… Le train ralentit, et le jeune homme reconnaît déjà les détails qu'il avait cru oubliés. Il se penche pour essayer de distinguer, contre tout espoir, parmi les gens debout sur le quai, les chers visages du père et de la mère et celui si frais d'Annik. Le train stoppe. Jean-Marie revoit des figures de connaissance mais aucun de ceux qu'il espérait. Il devait s'y attendre, et cependant cette petite déception met une ombre sur sa joie.

Il est reconnu. Quelques-uns lui disent bonjour, lui adressent quelques mots. Un paysan du village, qui possède une voiture, lui offre de l'y conduire. Jean-Marie accepte avec reconnaissance, car il y a six kilomètres à faire et il a tant de hâte d'arriver chez lui.

Et voilà la vieille guimbarde de l'homme, conduite par un bon cheval normand, qui trotte sur la route bordée de pommiers et de cerisiers.

Le jour commence à tomber. Les voyageurs croisent des paysans qui reviennent des champs, hommes ou femmes en costumes villageois. Lorsque c'est une femme jeune qu'il voit apparaître au loin, Jean-Marie tressaille et son cœur bat très fort, car

il croit, chaque fois, reconnaître, sous la blanche coiffe, le délicieux visage d'Annik.

Et voici qu'apparaît le village, serré autour de son clocher mystique. Les yeux du jeune homme cherchent « la maison », sa maison. Elle se trouve un peu à l'écart, à gauche de l'église. Le jeune homme reconnaît la maisonnette, avec une grange attenante, et le mince jardinet à l'arrière. Et cette forme courbée, penchée vers la terre, n'est-ce point le père ? Ce ne peut être que lui en effet. Jean-Marie sent que ses yeux s'embuent d'une douce émotion.

— Merci, Guillaume, dit-il en sautant à terre. Veux-tu entrer boire quelque chose ?

Mais l'homme s'excuse. Il est pressé et, sans insister, Jean-Marie s'enfuit vers la maison. Il pousse la porte de l'enclos, et aussitôt retrouve les choses familières, celles où il lui semble encore respirer le précieux parfum de son âme d'enfant :

— Père ! père ! crie-t-il en courant au jardin.

L'homme courbé se redresse et tourne la tête, montrant un visage parcheminé, bruni, sillonné de rides. Yves Le Noël, qui a déjà soixante ans — il s'est marié tard — accuse beaucoup plus, comme beaucoup de paysans que le travail et les soucis ont précocement flétris.

— Toi ! s'exclame-t-il, à la fois heureux et, dirait-on, fâché, nous ne t' « espérions » pas encore, mon gars.

— Oui, je n'ai pas eu le temps de vous prévenir. Nous avons été libérés deux mois plus tôt à cause de ces manœuvres navales. Je suis si heureux ! Et mère ?

— Elle est là, mon fils, dans la maison. Elle va être bien surprise !

Il y a comme une hésitation dans sa voix, et Jean-Marie, soudain glacé, arrête sur ses lèvres cette autre question :

— Annik ?

— Mère, crie le vieux Le Noël, voici ton fils !

Une exclamation, un bruit de casseroles qu'on lâche précipitamment, et une femme apparaît sur le seuil, vêtue d'une ample jupe de velours brun, sur laquelle repose un petit tablier à fleurettes, la taille serrée dans un fichu, des bandeaux plats, grisonnants, entourant sa noble et grave figure.

— Jean-Marie !

Elle a ouvert les bras, et le fils s'y jette.

Maintenant ils sont dans la cuisine, si propre — tiens ! Jean-Marie l'avait crue plus grande ! — où règne une agréable odeur de soupe au lard.

Les vieux interrogent le fils, mais Jean-Marie, surpris, perçoit dans leur attitude, dans leurs paroles, une gêne qu'il ne s'explique pas. Ne sont-ils pas heureux de le revoir ? Pourquoi se regardent-ils à la dérobée avec cet air malheureux ?

— Mais qu'avez-vous donc ? demande le jeune homme, saisi d'une brusque angoisse. On dirait que mon arrivée vous peine…

— Oh ! proteste la mère. Ce n'est pas cela, mais…

— Quoi donc ?

— Annik… Elle est partie.

Jean-Marie regarde ses parents avec une expression d'effarement et d'incompréhension.

— Partie ?… Où ça partie ?…

Les deux vieux esquissent un geste d'ignorance et de fatalisme :

— On ne sait pas !

Le jeune homme se tait, cherchant à comprendre, Il ne réalise pas encore l'affreuse réalité, il ne voit pas toute l'étendue de son malheur, et pourtant il éprouve, sans pouvoir l'analyser, une intolérable douleur. La sensation d'une catastrophe l'étreint. Voyons ce n'est pas possible ! Ses parents ont voulu plaisanter, peut-être cherchent-ils à l'éprouver. Il les examine tour à tour, voit leur attitude accablée, leurs vieilles mains qui tremblent… Et lui aussi se met à trembler. Il était si heureux tout à l'heure ! Est-il possible qu'un homme puisse passer de tant de joie à cette brutale et intolérable souffrance ? Que tant d'espoirs soient, en une seconde, évanouis ?

La déception a été trop terrible. Brusquement le jeune homme s'abat sur la table et, comme un enfant, éclate en sanglots :

— Annik… Annik… hurle-t-il dans son désespoir.

Et les vieux parents, torturés, sont impuissants à soulager sa peine…

02

Une dernière fois Jean-Marie embrassa sa vieille mère :

— Alors tu es bien décidé, mon fieu, à aller « là-bas » ? Tu ne veux pas écouter nos conseils ?

— Je t'en supplie, maman, ne recommence pas, c'est inutile.

La vieille poussa un soupir. Depuis huit jours que son fils était de retour — et même bien auparavant ! — elle vivait un dur calvaire en voyant que rien, pas même sa tendresse, ne pouvait arracher son pauvre enfant à l'atroce obsession dont il était la proie.

Jean-Marie, comme ses parents le redoutaient, ne s'était pas résigné. Le coup brutal qui l'atteignait ne l'avait pas abattu. Il semblait, au contraire, disposé à lutter de toutes ses forces pour défendre ce qu'il considérait toujours comme son bien, pour retrouver sa fiancée.

— Qui me l'a prise ? demanda-t-il à sa mère. Quelqu'un l'a emmenée, elle ne serait pas partie seule.

M Le Noël esquissa un geste d'impuissance :

— Je ne sais pas… On dit… un peintre, un homme très riche. Va ! qu'importe ! Qu'y peux-tu, mon gars ? Même si tu pouvais la reprendre, il ne faudrait pas. N'est-elle pas maintenant une « perdue ».

— Je veux savoir, répéta Jean-Marie, têtu, c'est bien mon droit, je pense !

La mère se tut, sentant bien qu'elle n'arriverait pas à le convaincre qu'il fallait oublier l'indigne, que le hameau ne manquait pas de jeunes filles charmantes, capables de lui faire oublier sa peine.

Et Jean-Marie était allé errer dans le village, et surtout aux alentours, quêtant de-ci de-là un renseignement, une indication. Mais les bouches se scellaient, soit ignorance, soit plutôt pitié et crainte, car les gens s'effrayaient du masque tragique de ce grand garçon sur les traits duquel transparaissait une sombre décision.

Ce fut Yvonne Guardec qui, finalement, renseigna le jeune homme. Elle refusa d'abord de parler, mais devant l'insistance de Jean-Marie, guidée peut-être par d'autres motifs secrets, elle avoua :

— Il faut lui pardonner, Jean-Marie ; elle a été bien malheureuse en pensant à toi ; elle souffrait tant à la pensée de la peine que tu aurais. Mais que veux-tu ce n'était pas sa faute. Elle était comme envoûtée depuis qu'elle avait vu ce peintre…

— Qui était-ce ? Tu dois le savoir toi, Yvonne ?

— Je ne connais pas son nom, mais je sais qu'il villégiaturait depuis quelque temps dans la région, pour peindre. En dernier lieu, il était à Plouescat. Il est venu faire un tour au village. Quelques-uns lui ont parlé. Il a semblé séduit par le site et s'est installé pour peindre. Et puis il s'est trouvé brusquement en face d'Annik qui gardait son troupeau Et puis, voilà… Il en est devenu amoureux fou, à ce que m'a dit Annik. Il lui a demandé de faire son portrait, d'abord, au milieu de ses bêtes, dans la grande prairie où elle se rendait chaque matin. Est-ce à cause de ce tête-à-tête ? Le Parisien a-t-il su émouvoir Annik ? L'attrait de la vie

large et luxueuse qu'il lui promettait a-t-il tourné la tête de la pauvre fille ? Peu à peu Annik nous a paru à tous changée, à moi surtout qui la connaît bien. J'ai essayé de la sermonner, mais le mal était fait. Un jour elle n'a plus pu résister, et elle est partie sans avertir personne, mais on sait qu'elle a suivi son peintre à Paris.

— À Paris ! dit Jean-Marie. Tant pis ! J'irai la chercher là-bas.

Yvonne regarda son interlocuteur avec un air de surprise apitoyée.

— Toi ! Mais mon pauvre Jean-Marie, tu ne la retrouveras pas ! C'est grand, Paris ! Et tu ne sais même pas le nom de cet homme. Et puis, crois-tu qu'Annik consentira à revenir ? Va, oublie l'infidèle, console-toi ! Tu en retrouveras d'autres qui sont plus dignes de ton amour et sauront la remplacer.

Yvonne avait dit ces derniers mots en rougissant légèrement et baissant les yeux avec un émoi sincère ou joué. Mais était-il trop absorbé par ses soucis ? Ne voulut-il pas comprendre ? Il ne releva point l'allusion.

— C'est bien, je te remercie, Yvonne, dit-il assez froidement.

Et il la quitta pour se rendre aussitôt à Plouescat.

Ses recherches furent faciles. Il n'y avait que deux hôtels dans la petite ville. Dans le plus important, on ne fit aucune difficulté pour le renseigner. Un peintre parisien, appelé Jean de Parcy, avait, en effet, passé quelques jours dans l'établissement, et était parti précisément à la date qu'indiquait Jean-Marie pour retourner à Paris. Cependant l'hôtelier prétendit ne point connaître son

adresse. Sans doute redoutait-il une histoire qui lui retomberait dessus.

Le soir, Jean-Marie Le Noël mettait ses parents au courant de sa résolution. Ni les supplications de sa mère, ni les remontrances affectueuses du vieux ne purent rien contre son entêtement :

— J'irai la chercher et la ramènerai, déclara-t-il, ou alors…

La mère tremblait de comprendre…

— Prends au moins cela, mon enfant, dit-elle en mettant dans la main de son fils une bourse bien garnie, et reviens vite ! Nous allons être si malheureux…

Pour ne pas se laisser attendrir, Jean-Marie embrassa rapidement ses « vieux » et partit sans un regard en arrière.

Jean-Marie embrassa rapidement ses vieux.

Le lendemain il débarquait à Paris.

C'était la première fois qu'il mettait le pied dans la capitale, et l'impression d'isolement, de dépaysement et d'hostilité qu'il en ressentit augmenta sa souffrance. Il se sentait comme perdu et fut pris de désespoir. Comment retrouver celle qu'il était venue chercher dans cette immense ville dont il ne connaissait rien ? Un moment, il eut la tentation de retourner dans son village, mais il n'était pas homme à se laisser détourner aussi facilement du but fixé.

— Dussé-je fouiller Paris de fond en comble, je la retrouverai, se jura-t-il.

Il avait loué une chambre dans un hôtel modeste, près de la gare Montparnasse. Comment orienter ses recherches ? Une affiche qui lui tomba sous les yeux lui donna soudain l'inspiration de s'adresser aux maisons qui s'occupent de ces sortes de renseignements.

Le directeur de celle dont il avait lu l'annonce le reçut très aimablement et lui promit qu'avant quarante-huit heures il obtiendrait ce qu'il désirait.

En attendant il se mit à errer dans Paris, poussé moins par la curiosité de connaître cette ville qui l'étonnait, que par le désir insensé d'y rencontrer Annik. Et pourtant il ne pouvait s'imaginer sa fiancée que sous la blanche coiffe des jeunes filles de son village, et il ne croisait que des femmes vêtues d'une manière qu'il jugeait outrée et ridicule.

Le lendemain il trouva à son hôtel un mot de l'agence le priant de passer à ses bureaux de toute urgence « pour affaire le concernant ».

Pour y être plus vite et ne pas risquer de se perdre dans cette ville qui l'effrayait, il prit un taxi qui, en dix minutes, l'amena à l'agence, au moment de l'ouverture des bureaux. Il dut attendre assez longtemps que le Directeur fût arrivé. L'émoi et l'impatience le dévoraient.

Ah ! voir cet homme, lui parler, lui dire sa haine et son dégoût, reprendre Annik, éveiller en elle ses remords et la tendresse qui ne pouvait être morte. Car il était impossible qu'elle eût oublié, renié leur amour. Jean-Marie se rappelait le tendre émoi de leur rencontre, les doux souvenirs de leur enfance confondue, et l'affection qui peu à peu s'était muée en sentiment plus tendre, et

avait abouti à leurs accordailles. Annik avait-elle pu oublier tout cela ? Non, loin de lui, sollicitée par la tentation, elle avait été prise aux pièges d'un habile séducteur, elle n'avait pas su résister… La vue de son fiancé, l'assurance d'être pardonnée la rendraient à elle-même.

Car il lui pardonnerait si elle voulait revenir. Il s'efforcerait de tout oublier, d'arracher de son cœur la jalousie et la colère. Notre-Seigneur n'a-t-il point prêché la miséricorde et l'oubli des injures ? Et puis Jean-Marie pouvait-il renoncer à Annik Elle était sa vie, l'âme de son âme, son rêve de toujours. Alors, oui, même si c'était une lâcheté, même si les autres le blâmaient, il pardonnerait et la prendrait pour femme.

Le Directeur de l'Agence arriva enfin. Il reconnut le Breton.

— Je vous reçois immédiatement, Monsieur Le Noël, dit-il d'un ton affable.

— Il fit entrer le visiteur dans son bureau, lui offrit un siège :

« Voilà, expliqua-t-il, en consultant une fiche. M. de Parcy, qui exerce en amateur le métier de peintre, habite, 24 ter, avenue d'Iéna, un luxueux hôtel. Il est souvent absent, mais s'y trouve en ce moment, en compagnie d'une jeune femme qu'il a ramenée, dit-on, de Bretagne, où il villégiaturait, et qui s'appelle…

— Je sais, coupa Jean-Marie. C'est tout ce que je désirais apprendre.

Il paya sans sourciller la somme assez importante qu'on lui demandait, sortit, et fit signe à un nouveau taxi pour se faire conduire avenue d'Iéna. Il ne connaissait pas encore ce riche quartier de la capitale. Il fut ébloui, et son désespoir s'accrut :

Annik avait dû être grisée par ce luxe, par cette atmosphère d'élégance. Comment espérer qu'elle accepterait de reprendre l'humble existence qu'il lui offrait ?…

Néanmoins, il chercha l'hôtel de son rival. Il se vit bientôt devant un magnifique immeuble, doté d'une entrée princière. Sur une petite porte de côté, il lut : « Jean de Parcy. »

C'était là ! Il examina d'un œil hostile la trop luxueuse façade. Une désolation immense l'envahissait…

Jusqu'au soir il attendit là, guettant les allées et venues, se dissimulant chaque fois qu'il risquait d'être remarqué, espérant toujours voir apparaître celle pour qui il était venu. Mais l'après-midi entière s'écoula sans qu'Annik eût paru…

Et puis tout à coup Jean-Marie blêmit et n'eut que le temps de se dissimuler dans un renfoncement du mur : une magnifique automobile s'arrêtait devant la grille de l'hôtel. Sur le siège avant, auprès d'un homme que le Breton ne connaissait pas, Annik était assise… — une Annik transformée, élégante, en grande toilette de Parisienne.

Déjà, sur l'appel du conducteur, le portail de fer s'ouvrait, et la voiture s'engouffrait dans l'hôtel.

Qui eût pu voir Jean-Marie Le Noël à cette minute, l'eût pris pour la vivante statue de la douleur. Blême, figé sur place, il continuait de regarder, avec des yeux d'halluciné, cette grille par où venait de disparaître, aux côtés d'un autre, celle qu'il avait toujours considérée comme sienne, qui avait été le rêve de sa jeunesse et le bonheur de son existence. Et il lui semblait que quelque chose venait, à tout jamais, de mourir en lui…

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible… répéta-t-il, se refusant encore à croire cette chose monstrueuse.

Àsa souffrance fit suite une colère violente, un besoin d'agir immédiatement, de crier à ce misérable qui lui avait pris son bonheur ce qu'il pensait de lui, de le sommer de lui rendre sa fiancée. Aussitôt il se précipita à la grille, sonna bruyamment.

Le domestique qui vint lui ouvrir avait dû recevoir une consigne :

— Monsieur ne reçoit pas, déclara-t-il.

— Il faut que je le voie, pourtant, insista le Breton.

Et il fit tant et si bien que, de guerre lasse, Jean de Parcy se résigna à se montrer :

— Que me voulez-vous ? questionna-t-il d'un ton peu aimable, en dévisageant avec surprise cet homme du peuple qui insistait tant pour le voir.

Jean-Marie, avant de répondre, examina longuement son rival. Jean de Parcy était un homme encore jeune, qui pouvait passer, sinon pour un bel homme, du moins pour un personnage peu banal, duquel émanait une étrange séduction. Jean-Marie se sentit intimidé par cette aisance et cette désinvolture de Parisien élégant, comme aussi par la fascination qu'exerçaient deux yeux au regard dominateur.

— Monsieur, balbutia-t-il, je suis Jean-Marie Le Noël… l'ancien fiancé d'Annik…

Malgré son assurance, l'autre tressaillit, mais son émoi ne dura qu'une seconde.

— Ah ! dit-il… et que venez-vous faire ici ?…

Jean-Marie oublia soudain sa rancune, sa colère, sa volonté de menacer et de punir. Sa voix se fit implorante et humble :

— Monsieur, je vous en supplie, rendez-la moi ! Vous êtes beau, riche et heureux… vous en trouverez beaucoup d'autres !… Moi je n'ai qu'elle ! Si je la perds j'en mourrai…

Dans le regard du peintre parut une lueur d'apitoiement. Il dit doucement :

— Il faut le lui demander. Si elle consent à vous suivre, je ne m'y opposerai pas.

Àcet instant même la porte s'ouvrait. Une femme pénétrait dans la pièce.

— Vous avez osé venir jusqu'ici ! dit-elle courroucée…

Jean-Marie ne songea pas à riposter. Incrédule, le cœur étreint d'une intolérable souffrance, il se demandait s'il ne vivait pas quelque douloureux cauchemar. Dans cette femme fardée, élégante, coiffée à la dernière mode, il ne voulait pas reconnaître Annik naturelle et fraîche.

— Toi ! gémit-il, toi !…

Mais elle, brutalement, éclata de rire :

— Ainsi, dit-elle méchamment, tu as pensé, mon pauvre Jean-Marie, que j'allais revenir avec toi ? Mais regarde-toi, et regarde-le, lui dit-elle en désignant orgueilleusement son amant… Je l'aime, je suis heureuse. Je ne suis pas assez folle pour abandonner tout cela !

Il avait tout prévu, sauf cette insolence, sauf ce mépris. La colère lui fit perdre toute mesure :

— Fille perdue, catin, femme vile et vénale, criat-il, voilà donc seulement ce que tu étais ! Et moi qui t'avais placée si haut ! Je te juge maintenant, et, sois tranquille, je ne te regretterai pas ! Tu peux rester avec lui, ce lâche séducteur, vous vous valez !

Annik avait reculé en blêmissant. Quant à Jean de Parcy, il bondit sous l'outrage. En une seconde, face à Jean-Marie, il le souffleta brutalement :

— Voilà pour vous permettre d'insulter ma « femme » ! gronda-t-il.

Annik, terrorisée, vit dans les yeux de son ancien fiancé une lueur de meurtre. La peur d'un drame imminent lui fit retrouver son sang-froid. Elle appuya sur un timbre :

— Jetez-le dehors, ordonna-t-elle au domestique accouru, en lui désignant Jean-Marie.

Celui-ci essaya de résister, puis il comprit l'inutilité de son attitude. À quoi bon ? N'était-il pas d'avance le vaincu. Qu'avait-il à faire auprès de ces deux êtres qui ne lui inspiraient plus que du mépris ?

Fièrement, la tête haute, le regard chargé de dégoût, il sortit.

Au dehors une seule pensée le domina : se tuer, échapper à cette honte, à cette atroce souffrance. Se jetterait-il sous une voiture ? Irait-il se noyer dans la Seine ? Pourquoi vivre, puisqu'il n'avait plus rien à espérer et que, soudain, l'existence lui apparaissait comme sinistre ?

Pendant une heure il erra à l'aventure, comme un fou, poursuivi par ses idées de suicide. Puis une brusque vision le traversa : celle de ses parents désespérés, de sa mère inconsolable. Pour eux il se devait de vivre. Il lui fallait surmonter son désespoir, vaincre sa lâcheté.

Le soir même, il reprenait le train pour Plouescat.

03

Yvonne Guardec était une amie d'enfance de Jean-Marie et d'Annik. Toute petite, elle avait joué avec eux, s'était battue parfois, et plus tard, son cœur, secrètement, s'était donné à son jeune camarade. Mais, avec la divination des femmes qui aiment sans espoir, elle avait vite compris que c'était vers Annik qu'allait la tendresse de Jean-Marie, et elle avait souffert…

Une seule personne s'était aperçue des sentiments secrets d'Yvonne : c'était la vieille Le Noël. La mère de Jean-Marie eût, certes, préféré pour bru Yvonne, moins jolie, mais qui possédait les vraies qualités des paysannes bretonnes, attachées et fidèles, à Annik coquette et inquiétante. Pourtant elle n'avait rien osé dire, puisque le cœur de Jean-Marie était pris…

Après le départ d'Annik, Yvonne se reprit à espérer, et Jeanne Le Noël encouragea cet espoir :

— Il n'est point de chagrin d'amour qui soit éternel, affirma-t-elle sentencieusement. Sois habile, fais-toi aimer, et Jean-Marie oubliera cette mauvaise fille. Je t'aiderai de mon mieux.

Yvonne promit d'essayer.

De retour de Paris, Jean-Marie ne prononça pas un mot, ne donna pas la moindre explication, mais il était si sombre, si désemparé, que les vieux comprirent : Annik était bien perdue.

Dans le fond de son cœur la mère ne la regretta pas, mais elle fut déchirée du désespoir muet de son enfant. Elle dit à Yvonne Guardec :

— Viens un peu à la maison, ma petite, tâche de distraire Jean-Marie, sois douce et tendre. L'état dans lequel il se trouve me fait peur. Je redoute tout…

Yvonne revint presque tous les soirs. Jean-Marie d'abord ne prit pas garde à sa présence. Sans s'inquiéter d'elle, sans paraître s'apercevoir de ses gentilles attentions, des mots affectueux qu'elle lui disait, il demeurait dans un coin de la pièce, inoccupé, la tête dans la paume de ses mains, semblant ressasser son affreuse peine, et ni les tendres remontrances de la mère, ni les gentillesses d'Yvonne ne pouvaient l'en arracher.

Et puis il parut s'étonner d'abord, s'irriter ensuite, de la présence constante de la jeune fille. Même ses avances l'agacèrent. Il prit l'habitude, lorsqu'elle était là, soit de sortir, soit d'aller s'enfermer dans sa chambre.

Bientôt il se mit à boire…

On le vit chaque jour à l'auberge, toujours seul sur un coin de table où les bouteilles s'entassaient.

Les parents, mis au courant par des voisins, furent consternés. Ils tentèrent quelques timides observations.

Mais Jean-Marie ne voulut rien entendre :

— Que veux-tu, mère, dit-il, il n'y a que comme cela que j'oublie… Il y a des moments, vois-tu, où je me tuerais…

Et la pauvre maman n'osa plus rien dire…

Un jour, cependant, on ramena Jean-Marie ivre-mort. Il s'était enivré au point de devenir une loque. Les malheureux Le Noël se tordirent les mains de désespoir.

— Que faire, gémirent-ils, que faire pour le sauver ?

Quand il reprit conscience et comprit ce qui s'était passé, Jean-Marie eut honte de sa conduite :

— Pardon, mère, dit-il humblement, il faut m'excuser, je suis si malheureux !…

— Je sais, mon pauvre enfant. Mais pourquoi t'obstiner dans de vains regrets au sujet d'une femme indigne ? Pourquoi repousse-tu Yvonne ? C'est une fille gentille, et qui t'aime. Elle te rendrait heureux.

— Je ne l'aime pas ! objecta Jean-Marie.

— Cela viendra, crois-moi. Fais-moi ce plaisir, mon fils ; sois courageux. Un homme n'a pas le droit de se laisser abattre comme tu le fais.

— C'est bien, mère, j'essaierai, promit le fils.

Il essaya, en effet. Il s'appliqua à accepter la compagnie d'Yvonne, il s'efforça de l'aimer. Mais pouvait-il vaincre le souvenir tenace de l'infidèle ? Pouvait-il empêcher, alors même qu'il se trouvait auprès d'Yvonne, l'image toujours chère de se substituer

à celle de cette femme qui lui était étrangère ? Pouvait-il enfin arracher de son cœur l'amour qui était pour toujours ancré ?

Cet effort même qu'il s'imposait faillit le rendre fou. Il finit par prendre Yvonne Guardec en aversion.

— C'est impossible, je n'en puis plus, avoua-t-il un jour à sa mère. Laissez-moi partir. Je vais faire une demande pour être gardien de phare.

La vieille Le Noël leva les bras au ciel. Gardien de phare, c'en était bien d'une autre ! Est-ce que Jean-Marie devenait complètement fou ?

— Mais c'est insensé, tu sais bien que c'est une existence de damné, la réclusion perpétuelle !

— Ce qui me convient ! dit sombrement le jeune homme.

Il fit sa demande à Brest. Secrètement les vieux Le Noël espérèrent qu'elle ne serait pas agréée : on ne prenait guère que les anciens marins, très au courant des choses de la mer, et Jean-Marie n'avait jamais navigué que pendant son service.

Cependant, au bout de huit jours, le jeune homme reçut la lettre suivante :

« En possession de votre demande nous vous prions de venir passer à Brest l'examen exigé par l'administration des Travaux Publics pour être gardien de phare. Si vous pouvez y satisfaire, vous serez accepté, tout d'abord comme aide, et vous obtiendrez de l'avancement selon vos mérites et votre temps de service. »

— Voilà, dit Jean-Marie, en présentant la lettre à son père, puis à sa mère.

Les deux vieux devinrent très pâles, mais ils voulurent espérer encore : leur fils ne serait pas pris.

Jean-Marie partit pour Brest. Il revint trois jours plus tard.

— C'est fait, déclara-t-il.

Il avait satisfait à l'élémentaire examen qu'on lui avait fait passer, et était désigné pour le phare d'Ar-Men, où l'on avait besoin d'un remplaçant, depuis que l'un des aides était mystérieusement tombé à la mer et n'avait plus reparu.

— Jésus Marie, gémit la mère, tu vas donc nous abandonner !

Apitoyé, il s'efforça de la consoler.

— Mais non, je ne serai pas perdu. Après trente jours de service nous avons droit à dix jours de repos, tu me reverras donc. Toi-même pourras, si tu le veux, me rendre visite. Aurais-tu préféré que je me tue ?… Ou que je devienne un alcoolique ?

La vieille baissa la tête. Il avait raison et prenait peut-être la solution la meilleure. N'avait-il pas tenté loyalement de s'affranchir de ce maudit amour ? Ce n'était pas sa faute, au pauvre enfant, s'il avait échoué, si elle lui avait jeté un sort. Peutêtre l'isolement dans ces sinistres tours, qui pourtant faisaient frissonner la mère, réaliserait-il le miracle, peut-être Jean-Marie, un beau jour, reviendrait-il guéri.

Il leur fit ses adieux et partit, un matin, un simple baluchon sur l'épaule. La pauvre Jeanne Le Noël s'accrocha désespérément à lui.

— Mon Jean-Marie, mon gars, qu'allons-nous devenir sans toi ?

— Voyons, dit-il doucement, il faut vous faire une raison… Ne vous ai-je pas quittés déjà pour mon service ?

— Oui, mais alors nous étions pleins d'espoir. Tu reviendrais et nous te savions heureux, tandis qu'aujourd'hui, là-bas, dans cet enfer…

— Mais non, tu exagères… Console-toi, mère, et prie un peu pour moi.

Il partit, le dos courbé comme un misérable, et les deux vieux le pleurèrent longtemps…

04

Jean-Marie fut conduit à Ar-Men en vedette. Il connaissait déjà le phare. Il ne put cependant, malgré la tristesse de son âme, s'empêcher de tressaillir en approchant de cette sombre tour, d'apparence lugubre, où il allait passer sa vie dans le froid ou la canicule, l'ennui, la solitude, les tempêtes.

— Eh bien ! tant mieux, pensa-t-il, cela s'accordera bien avec l'état de mon âme.

L'abordage était difficile. Il fallait mettre en œuvre tout un système de câbles, de poulies et de sacs de transbordement pour atteindre le phare, qui ne se laissait pas approcher de plus d'une soixantaine de mètres de la plate-forme. Heureusement, ce jour-là, l'Océan était assez calme et la manœuvre fut relativement facile.

Lorsqu'il put mettre le pied, un peu étourdi, sur la galerie du phare, Jean-Marie fut accueilli par le chef, Le Guen, qui à peine lui adressa quelques mots de bienvenue. C'était un homme taciturne et bref, que cette vie monacale d'abnégation et de solitude avait habitué à renfermer en lui tous ses sentiments.

Silencieusement, il montra au jeune homme l'étrange prison qu'il devrait partager avec lui. Ils montèrent d'abord l'escalier étroit de la tour qui tournait en colimaçon entre un mur et une colonne de granit. De courbe en courbe ils rencontraient une porte étroite et basse ouvrant sur une pièce : cuisine, chambre ou magasin à provision, éclairée par un hublot, et qui présentait plutôt l'aspect de la plus lugubre des cellules.

Une minuscule salle de garde, avec un tableau, des signaux, un baromètre, deux chaises… Autour d'elle, une galerie bordée seulement d'un garde-fou… C'est là qu'il allait falloir vivre…

Les jours passèrent…

Jean-Marie s'accoutuma à cette existence d'emmuré d'une désespérante monotonie, bercée par la plainte sempiternelle de la mer. Il passait des heures, sans la voir, en contemplation devant la grande étendue océane, et ce bruit incessant, aux oreilles, avait fini par s'incorporer aux pulsations mêmes de son sang. Inconsciemment cela l'engourdissait, cela lui paraissait endormir sa peine.

Mais les nuits étaient terribles, aux heures où il n'était pas de quart. Alors, des cauchemars revenaient le hanter. Ses souffrances se réveillaient, plus vives, et le gémissement de la mer au pied du phare lui paraissait sinistre. Il ne pouvait dormir et se le-

vait quelques heures plus tard, pour prendre le quart, brisé, fourbu.

Les heures se traînaient…

Avec son compagnon il n'échangeait pas, au cours de la journée, plus de dix paroles. Les repas même, absorbés sans appétit, étaient silencieux. Qu'eussent-ils pu se dire ? Rien, dans leur vie de reclus, ne permettait d'alimenter la conversation, et ils finissaient par ne plus s'apercevoir qu'ils étaient ensemble, leur âme de Bretons mystiques se complaisait secrètement de cette solitude.

Jean-Marie se taisait le plus. Pendant des heures il restait immobile dans la salle de garde ou sur la galerie à regarder la mer qui grondait au pied du phare. Sans doute y voyait-il l'image trop chère que sa volonté ne réussissait pas à chasser.

Le 8 mars — il y avait quinze jours que Jean-Marie était dans le phare — la mer devint grosse. Le vent souffla de prodigieuse manière ; les vagues se mirent à battre à coups furieux contre le soubassement du phare. Les lames remontaient contre la tour, bouchant même le jour de ses fenêtres.

Il n'était plus possible de monter sur le sommet du phare ; les deux hommes demeurèrent réfugiés dans la cuisine et Jean-Marie écouta gronder cette tempête, moins terrible que celle qui se livrait dans son cœur. Il y goûta une amère volupté.

Cela dura trois jours, durant lesquels, dans le phare isolé, on se serait cru dans un enfer. Enfin le calme revint, la mer redevint claire, tout rentra dans l'ordre, Mais dans le cœur du malheureux Jean-Marie l'apaisement ne se fit point. Il avait cru trouver l'ou-

bli ici, et voilà que dans cette oppressante solitude, dans ce tête-à-tête continu avec lui-même, sa douleur s'exaspérait !

Un matin, le jeune homme, qui était de garde, vit avec sa lorgnette une embarcation qui s'approchait du phare. Il prévint le gardien-chef.

— Ce n'est pas encore la relève, dit celui-ci. Peut-être un de ces messieurs des Ponts et Chaussées. Ou… une visite.

Jean-Marie pencha sa tête au dehors pour mieux voir les arrivants. Il distingua une blanche coiffe de Bretonne :

— Une femme !

Son cœur se mit à battre violemment. Si Annik, prise de remords, était venue le chercher. Si le cauchemar, enfin, s'achevait !…

La barque approchait. Bientôt elle s'immobilisa à la distance habituelle. On pouvait maintenant reconnaître nettement les visiteurs et Jean-Marie ressentit un pénible choc : ce n'était pas Annik, mais Yvonne Guardec.

— Qu'a-t-elle besoin encore de venir me relancer ici ? pensa-t-il furieux.

Cependant il comprit son injustice. Il avait dû falloir à Yvonne un grand courage pour venir jus. que-là et affronter le difficile et parfois périlleux abordage du phare.

Il prévint le gardien-chef que la visite était pour lui et assista à la même manœuvre, longue et délicate, qu'on avait utilisée pour lui à son arrivée. Yvonne, rougissante et émue, se trouva soudain à ses côtés.

— Cela ne te fâche pas que je sois venue te voir ? dit-elle, remarquant son attitude raidie. J'avais envie de visiter ce phare, et tes parents s'ennuient tellement de toi ! Ils seront si heureux que je leur apporte de tes nouvelles, de bonnes nouvelles j'espère. Te plais-tu ici ?

Jean-Marie eut un geste de lassitude.

— Peuh ! fit-il, ici ou ailleurs. Tout au moins j'y suis tranquille… pour souffrir… à condition que l'on ne vienne pas m'y poursuivre !

Elle comprit le reproche et ses yeux s'embuèrent.

— Comme tu es dur, Jean-Marie ! Ne suis-je plus ton amie ? Ah ! si tu voulais… Nous aurions pu être heureux ensemble… J'aurais essayé de te faire oublier… Est-ce que je te déplais.

— Comme tu es dur, Jean-Marie !

Elle s'était approchée du jeune homme jusqu'à le frôler de son corps ferme et tentant. Elle le regardait avec des yeux pleins de flamme et de supplication, et sa bouche semblait s'offrir. Mais Jean-Marie la repoussa presque avec haine :

— Va-t-en ! Laisse-moi. Qu'es-tu venue faire ici ? Ne comprends-tu donc pas que c'est elle que j'aime, toujours, elle seule ? Aucune autre femme n'existera jamais pour moi ! Je veux rester seul, seul avec ma douleur. Va-t-en je te dis !

— C'est bien, dit-elle, je pars, ne te fâche pas !

Elle s'était reculée, terrifiée par cette haine qu'il lui révélait. De grosses larmes emperlèrent ses yeux. Il eut honte alors de sa

brusquerie :

— Pardonne-moi ! Je n'aurais pas dû… Je deviens méchant, mais comprends, il faut me laisser. Si tu savais comme je souffre, je souffre !

— Mon pauvre Jean-Marie, je prierai pour toi… Je ne t'oublierai pas. Et si jamais tu avais besoin de moi… Je ne te demanderai rien va, mais je serais si heureuse si je pouvais te faire du bien…

— Merci, Yvonne, tu es bonne, mais, hélas ! pas encore, non pas encore…

Ils se dirent adieu et Yvonne rejoignit, par le même chemin, la barque qui l'attendait.

Jean-Marie parut, ce soir-là, à son compagnon, plus sombre, plus renfermé, plus triste encore qu'à l'ordinaire.

05

Jean de Parcy possédait, en rade de Brest, un joli petit yacht où il avait promis d'emmener sa maîtresse. Une croisière fut décidée pour le mois d'avril, sur les côtes de l'Atlantique, et jusqu'à la limite de l'Espagne.

Annik manifesta une grande joie. Certes, Jean faisait tout pour la rendre heureuse et lui faire oublier les regrets — ou les remords ! — qui, parfois, pouvaient la troubler. Mais Annik, d'ailleurs, était trop légère, trop attachée au luxe dont elle jouissait, et, au surplus, assez réellement éprise de son peintre pour s'attarder dans des souvenirs importuns. Elle voulait jouir du

présent et le présent, pour l'instant, était doré comme un rêve de conte de fées.

Les préparatifs de la croisière l'enchantèrent. Elle éprouva cependant un certain trouble en passant si près de son pays natal, dans le train qui l'emmenait à Brest. Mais elle retrouva son entrain lorsqu'elle fut devant le joli bateau qu'elle allait animer de sa fraîcheur et de sa grâce.

« La Mouette » — c'était le nom du yacht — était un ravissant joujou, admirablement soigné et entretenu, et qui pouvait marcher à volonté au moteur ou à la voile.

— Les voiles, supplia Annik, je veux voir les voiles déployées.

Jean accéda à ce désir. Le temps était exceptionnellement doux et beau. Annik, vêtue d'un costume de marin en flanelle blanche, était adorable, et ses jolis yeux brillants de plaisir lui donnaient un éclat extraordinaire.

— Chérie, dit tendrement Jean, comme nous allons être heureux seuls tous deux dans ce yacht ! Nous visiterons toutes les îles. Quels merveilleux tableaux je vais ramener ! Et ce sera notre voyage de noces !

Le clair regard d'Annik s'assombrit. Son voyage de noces ! Jean réveillait là sa seule amertume. Elle ne regrettait pas son ancien fiancé, ni la vie mesquine et dure qui eût été la sienne, mais elle n'avait pu s'affranchir entièrement des préjugés de sa race, et elle souffrait secrètement de sa situation irrégulière, de la honte qui pesait sur elle. Elle n'osait pas en parler à Jean. Elle savait bien qu'il ne pouvait pas l'épouser. Le peintre aimait trop son

indépendance, et Annik ne pouvait oublier qu'elle n'était qu'une petite paysanne. Un de Parcy ne se mésallie pas !

Malgré cette souffrance secrète elle était heureuse. Cette vie luxueuse et large était celle qui lui convenait, où s'épanouissait sa beauté, son amour de l'élégance. Elle était fêtée, admirée, Jean la comblait d'attentions et de prévenances.

Le yacht prit le large par un temps très pur. Le vent le poussait doucement. Tout semblait devoir marcher à merveille. Serrée contre Jean, Annik, subitement mélancolique, regardait s'estomper peu à peu le contour de la côte bretonne, de cette terre qui était la sienne et, involontairement, son cœur se serrait. Pour la première fois se précisait nettement en elle le souvenir de ceux qu'elle avait abandonnés : surtout ses pauvres parents qui devaient la pleurer et la maudire.

Mais elle n'aimait pas s'attarder aux pensées tristes.

Elle eut un geste mutin de sa jolie tête :

— Viens, Jean ! Montre-moi la manœuvre.

C'était le peintre, en effet, qui s'occupait, avec l'aide d'un seul marin, de faire marcher le yacht :

— Au large sur les îles d'Ouessant, n'est-ce pas ?

Annik, curieuse, le regarda faire. Il fallait être bon pilote pour diriger son bateau dans cette dangereuse baie du Raz de Sein, à juste titre redoutée des navigateurs. Par bonheur, la mer était si calme, ce jour-là, sous une brise fraîche, qu'il n'y avait pas grand'chose à redouter pour celui qui connaissait l'endroit. Et, en effet, le yacht s'en tira victorieusement.

Les deux jeunes gens déjeunèrent sur le pont, servis par le matelot. Annik, en vraie Bretonne, raffolait de la mer, et son cœur battait d'une douce joie. Aimée, choyée, entourée de tous les raffinements que procure la richesse, avec la perspective de ce joli voyage à deux, ne pouvait-elle pas se dire heureuse ?

Après le repas, ils allèrent s'accouder au bastingage. Des bateaux, des barques sillonnaient la mer de loin en loin. De grands oiseaux nautiques, des goëlands, venaient se poser sur l'eau, puis repartaient, dans un vol gracieux.

Jean inspecta le ciel d'un air soucieux.

— J'ai peur que le temps ne change, déclara-t-il, le vent est en train de tourner.

— Crois-tu ? Aurons-nous donc une tempête ?

— J'espère bien que non… Cependant, il serait peut-être préférable de rallier la côte.

— Oh ! non, protesta la jeune fille. J'aimerais tant assister à une vraie tempête.

Jean sourit de cet enfantin désir et consentit à ne rien changer à leur itinéraire. Peut-être, après tout, n'était-ce qu'une fausse alerte.

Mais, vers le soir, la mer enfla et grossit brusquement. Des éclairs zébrèrent le ciel. Le vent souffla et hurla et la pluie se mit à tomber en grosses gouttes presque horizontales.

Le yacht, violemment secoué, était durement malmené. D'énormes vagues balayaient le pont. Il devenait impossible de s'y tenir debout.

Jean de Parcy fit descendre Annik dans la cabine. Lui-même, vêtu d'un imperméable, la tête enfoncée dans une casquette, tenta de ramener le yacht vers la côte.

Il avait fait ramener les voiles et s'essayait, avec le moteur, à lutter contre la mer maintenant démontée. De gros paquets d'écume l'inondaient, mais il n'y prenait pas garde ; dominé par le souci de vaincre la tempête qui, cependant, grossissait de minute en minute. La pluie et le vent, soufflant du Sud-Ouest, rendaient toute visibilité impossible.

Et ce fut la nuit. Jean de Parcy, dans le tumulte et l'obscurité qui l'environnaient, comprit son impuissance…

Tout à coup un bruit a ponctué le vacarme de la mer. Puis, là-bas, une lueur balaie le flot sinistre, une flamme qui s'éteint et reparaît. Jean de Parcy comprend : un phare ! Celui de La Vieille, peut-être, ou plutôt celui d'Ar-Men. Qu'importe ! L'essentiel est qu'on les ait vus. L'alerte va être donnée.

En effet, brusquement, une sorte de trompe se mit à hurler, dominant le vacarme… Le yacht, lancé sur l'eau comme une balle que se renvoient les vagues, n'est plus que le jouet de la tempête qui grandit. Le secours viendra-t-il à temps ?

Soudain, un choc dur… le bruit sinistre de l'eau qui s'engouffre… Une sueur d'angoisse perle aux tempes du peintre :

— Un récif !

Il sait qu'ils abondent dans ces parages, perpétuel danger pour les marins. Sans aucun doute le yacht a dû être éventré. Alors, le naufrage…

Jean court rejoindre sa maîtresse. Pauvre petite ! Elle doit avoir si peur !

Elle est, en effet, terrée dans un coin de la cabine, blanche d'émotion et de frayeur.

— Vite, dit-il, voilà une bouée.

Elle le regarde, les yeux dilatés :

— Jean, allons-nous mourir ?

Elle se révolte, elle est si jeune ! Mais dans son âme superstitieuse s'insinue l'atroce pensée que c'est peut-être le châtiment.

Une secousse plus forte les jette l'un contre l'autre. Annik pousse un cri. Jean la prend dans ses bras, l'emporte.

— Vite, il n'y a pas une seconde à perdre, à la mer !

Ils ont leur bouée, ils parviennent, en s'accrochant aux obstacles, à trouver une issue. Voilà l'air libre, la mer enflée, menaçante. Tant pis ! il n'y a plus d'autre espoir. Jean et Annik, enlacés, sautent…

⁂

D'Ar-Men, les deux hommes de garde avaient assisté, impuissants, à la tragédie. Ils avaient vu le bateau crever sur les récifs, s'ouvrir, et les passagers se jeter à la mer un peu avant que le yacht n'y disparût. Mais qu'y pouvaient-ils ? Ils avaient fait la seule chose possible pour eux : éclairer la mer, appeler à l'aide au moyen de leurs signaux. Maintenant, ils ne pouvaient même pas porter secours à ces malheureux que, par le travers de la tour, avec leurs jumelles, ils regardaient périr : deux hommes, une

femme, qui se débattaient dans les vagues, accrochés à des épaves du yacht… Bientôt ils ne virent plus rien. La mer, terrible, avait-elle entraîné au loin les corps des naufragés, ne les retrouveraient-on pas, au matin, parmi les épaves, autour du roc qui domine la tour ?

Cette nuit-là, moins encore que d'habitude, Jean-Marie ne put fermer l'œil. Il écoutait les hurlements du vent qui continuait à souffler et, dans les voix implorantes qui montaient jusqu'à lui, il croyait entendre celle d'Annik…

06

Au matin, les deux gardiens d'Ar-Men retrouvèrent la mer calmée, laiteuse. Le ciel était pur, le soleil brillait doucement… Aucune trace du drame de la veille. Aucune ? Si : autour des rocs que dominait la tour, la mer charriait quelques épaves que le ressac y laissait échouées : c'étaient là les restants du malheureux yacht.

Jean-Marie descendit l'escalier pour fouiller parmi ces épaves déjà enchevêtrées de goémons. Sait-on ce que la mer peut ramener ? Il songeait aux naufragés dont les corps déchiquetés pouvaient se trouver parmi les monceaux de corde, de toile, de ferraille qui gisaient dans les roches.

Il découvrit la carcasse du yacht qui flottait sur l'eau. Une chaloupe vide s'y balançait. Une angoisse, dont il ne comprenait pas la cause, étreignit le cœur de Jean-Marie…

Il fit le tour du phare, dont la mer, calmée et comme repentante, léchait doucement la base. Et, tout à coup, il eut un sursaut. Un corps était là, parmi les rocs gris et verts, un corps de femme, à demi dévêtu, déchiré, lamentable. Jean-Marie se précipita.

Avec des gestes fébriles, les pieds dans l'eau, il tira à lui ce corps qu'un rocher retenait, que la houle, d'ailleurs, repoussait, l'attira sur la pierre sèche. Alors, le visage se dévoila à lui et on entendit un cri déchirant :

— Annik !

Lorsque le gardien-chef descendit à son tour, quelques instants plus tard, inquiet de savoir ce qu'était devenu son aide, il trouva celui-ci assis sur le rocher, étreignant farouchement entre ses bras le cadavre livide et déjà décomposé d'une femme. Mais, à toutes ses questions, l'homme ne répondit que par des mots incohérents, en répétant lamentablement ce nom de femme :

— Annik !

Il eut de la peine à lui arracher le corps, à l'entraîner vers le haut du phare. Lorsqu'il comprit que le malheureux était devenu fou, il prit peur et donna l'alarme, avec ses signaux, pour, que de la côte, on vînt à son aide.

Le lendemain, on venait chercher Jean-Marie. Il était bien, en effet, devenu fou, et dut être enfermé dans un asile.

Lui aussi était une épave, l'épave de l'amour…

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99%C3%89pave_%28-Maraudy%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.